

### Du même auteur

Point de côté - Éditions Thierry Magnier, 2006.  
Servais des Collines - Oskar, 2007.  
Né sur X - Éditions Thierry Magnier, 2008.  
L'Âge d'ange - L'École des loisirs, 2008.  
N'importe où hors de ce monde - Oskar, 2009.  
Bonheur fantôme - Rouergue, la brune, 2009.  
À quoi servent les clowns ? - Rouergue, dacOdac, 2010.  
Comment (bien) rater ses vacances – Rouergue, doAdo, 2010.  
Comme des trains dans la nuit – Rouergue, doAdo, 2011.

Anne Percin

### Le premier été

**Couverture : Frank Secka et Christophe Paquet**  
**Photo : © plainpicture/Arcangel/Mark Owen**

© Rouergue, 2011  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

l  
a  
b  
r  
u  
n  
e

*Malgré nos joues fraîches et nos muscles,  
nous étions dévorées en dedans par des cancers de livres.*

Jean Giono,  
« Vie de mademoiselle Amandine » (*L'Eau vive*)

C'est une croix, plantée à la sortie du village. Je l'ai encore vue ce matin, en allant à la déchetterie. Elle est toujours là, au bord de la route. Longtemps, je n'ai pas osé tourner la tête de ce côté-là de la départementale. Lorsqu'on arrivait au village, je fixais les champs, la montagne un peu plus loin, le ciel, la vieille publicité *Dubo, Dubon, Dubonnet* peinte en bleu sur le pignon d'une maison.

Cette fois, je me suis arrêtée tout près d'elle, sans sortir toutefois de la voiture, laissant le moteur tourner.

J'ai regardé les fleurs, toujours les mêmes à en juger par leur usure. Ce sont des fleurs en plastique aux couleurs fanées qui tirent toutes vers le rose, exactement comme les photos qui restent trop longtemps au soleil, à croire que le rose est la couleur originelle de toute chose. On devine ce qu'elles ont été : des bouquets serrés de faux lys, d'orchidées, de freesias, le tout en nylon, noué contre le bois de la croix. Certains pétales sont déchirés, mangés par des bêtes ou par l'humidité.

La croix est surmontée d'un toit fait de deux planchettes. Le tout est couvert de mousse. Au sommet, pend une pochette en plastique qui a contenu une photographie. Le plastique a moisi, la photo est probablement décolorée comme les fleurs. Je n'ai pas eu le courage de l'extraire de la pochette. Je connais le visage qu'elle montre, mais le regarder est au-dessus de mes forces. Je préfère penser qu'elle est trop délavée pour qu'il soit reconnaissable.

Des coquelicots poussent dans les ornières, derrière la croix.

Ce n'est pas une tombe. Pas plus que ne le sont, sur le bord des nationales, les silhouettes noires découpées dans le métal, sur les sites des accidents meurtriers. C'est vide, ça ne contient rien, ça ne protège rien. C'est juste un lieu, une borne, un espace délimité pour fixer le souvenir du drame qui s'est joué là, il y a quinze ans. Un drame auquel je n'ai pas assisté. Un drame dont je ne suis *peut-être* pas responsable.

\*

Notre maison est en vente. Je me demande qui va bien pouvoir l'habiter, désormais. Qui va oser acheter cette grosse maison tout en largeur, avec sa porte cochère carrée comme toutes le sont par ici, ses fenêtres basses sous le toit, son grenier immense ? Mais, comme tu me le répètes souvent, ça n'est pas notre problème. Nous devons seulement vider les lieux, dresser l'inventaire de ce qui va partir à la déchetterie, aux Emmaüs, à Paris, à Nancy, chez moi, chez toi. Nos parents ont averti qu'ils n'avaient pas de place chez eux pour les meubles, c'est à nous de nous arranger, entre sœurs. Nous sommes là pour ça, pour faire le tri, le partage. Eux se sont déjà arrangés avec leurs souvenirs. On ne retrouvera pas de photos jaunies

sur les étagères, pas de bijoux, rien de précieux ni de tendre : seulement du bois vermoulu, des matelas trop mous, des couvertures piquées, des boccoux de mirabelles au sirop périmés.

La maison doit être vide d'ici septembre. Ton mari n'a pas pu venir, sans doute qu'il ne le souhaitait pas. Il n'y a que nous deux à la maison, à dormir sur des matelas de crin, enroulés dans des sacs de couchage. Les matins, nous buvons du café préparé à la cafetière italienne, dans des bols immenses, en faïence bleu et jaune, côtelés et crénelés, ébréchés sur le bord. On fait la dînette à midi sur un coin de table dont nous avons retiré la toile cirée. Tu dis que tu l'aimes mieux, cette table campagnarde, maintenant qu'elle est débarrassée de ses oripeaux. Ce que je sais, c'est que sa nudité moderne nous rend amnésiques, et que nous avons besoin de ça pour retrousser nos manches chaque jour, remplir des cartons, jeter, vider, nettoyer.

Depuis la mort de la grand-mère, de toute façon, la maison a beaucoup changé. Celle que nous vidons n'est déjà plus celle que nous avons connue dans notre enfance, pleine de cachettes et de handicaps charmants. Une cuisine aménagée est apparue dix ans plus tôt, ainsi qu'une salle de bains pourvue d'un W.-C. Finies les toilettes au fond du jardin, la *Pierre à laver* en grès qui servait d'évier. Ton mari y a passé du temps, c'est à lui qu'on doit ces innovations. Pendant quelques années, vous y êtes venus avec vos enfants. Ça vous faisait des vacances pas chères, pas trop loin de la ville. Pour les enfants, c'était bien : les poules et les lapins dans la cour du voisin, le chant du coq tous les matins, le clocher de l'église qui sonne même les quarts et la demie. Ils ont appris à lire l'heure ici, paraît-il.

Je n'ai aucun souvenir de cette époque récente. Je ne suis pas souvent revenue. Je n'ai pas vu tes enfants grandir et

mettre leurs pieds dans les traces que nous avons laissées. De toute façon, ce sont des garçons : ils n'ont pas la même empreinte.

J'ai passé des années à me tenir loin de tout : loin de toi, loin de la famille, loin d'ici surtout. Pourtant, je ne me suis brouillée avec personne, je peux même dire que j'aurai aimé chacun tout au long de ces années. Je n'ai rien non plus contre la campagne – même si je lui préfère la ville.

Parfois je nous imagine en héroïnes de film, comme on en voit dans les comédies à la mode en ce moment en France. Tu sais, celles qui racontent le retour aux sources, la réconciliation attendue avec ses racines. Je pense à cette image et j'ai envie de tout foutre en l'air. Je n'ai jamais douté que j'avais des racines, moi. Je ne les ai jamais arrachées. Tout juste ai-je tiré parfois sur certaines lianes qui me gênaient, qui m'empêchaient d'avancer. Le problème n'est pas là, n'a jamais été là. Il est ailleurs, et personne ne le connaît, et personne ne s'en doute, et il m'étrangle, il m'étouffe à en crever depuis quinze ans.

Le mois d'août tire à sa fin.

Il reste encore quelques tentes, au camping près de la rivière. Le temps pourtant est moins beau. Bientôt, les sapins vont se couvrir d'un voile blanc les matins et les soirs. Plus de tongs en vente devant la vitrine du chausseur, le boucher arrêtera de vendre des merguez. Sur le parking devant l'église, toutes les voitures seront immatriculées 70.

À Sainte-Marie, les vacanciers m'ont toujours fait l'effet de pauvres diables égarés. Passe encore pour nous, que l'on n'avait pas consultées, qui aurions sans doute préféré aller à la mer comme toutes les filles de notre âge et qu'on confiait à notre grand-mère en Haute-Saône. Mais ces gens

inconnus, qui les avait forcés ? Bien sûr, il y avait les étangs, les championnats de pêche à la mouche, la fête des bûcherons à Raddon-et-Chapendu, les Mille Étangs, du côté de Faucogney-et-la-Mer (tu te souviens, on disait toujours ça ensemble, en deux temps, comme pour poser une question : *Faucogney ? – et la Mer ?*). Il y avait encore les thermes de Luxeuil, la chapelle de Ronchamp et puis de l'autre côté, vers le val d'Ajol, les sentiers balisés du Club vosgien à travers la montagne. Nous aurions pu écrire un guide touristique, tant nous connaissions par cœur les moindres attractions. Pourtant, rien ne nous intéressait, rien ne nous plaisait. Rien n'était *pour les jeunes*, comme on disait.

Pour les jeunes, il n'y avait guère que la piscine. Un supermarché à Raddon-et-Chapendu, avec une maison de la presse dans la galerie commerciale qui vendait des figurines Panini et des fils à scoubidou. Un terrain de volley, sur la commune. Et une colonie de vacances, à la sortie du village.

La colo. Attraction principale de tous les gamins de Sainte-Marie, pôle magnétique qui attirait et repoussait en même temps. Le sport local pour les jeunes du village s'appelait *l'incruste* et consistait à intégrer la colo par tous les moyens. Pour ça, on pouvait rejoindre les *colons* à la piscine, les accoster sur les bords de la rivière quand ils faisaient du canoë, les suivre dans les bois quand ils partaient en randonnée, les défier sur le terrain de volley municipal, les affronter aux tournois de pétanque. Enfin, tenter des rapprochements plus audacieux les soirs de fête, lors du bal des pompiers, pendant la fête du village. C'était alors, pour les plus assidus, la récompense suprême : se faire inviter par son *flirt* à la boum de fin de séjour. Les deux clans finissaient toujours par se rejoindre : ceux du village, ceux de la colo.